

Le magazine du
CINÉMA ÉROTIQUE

interview de
**KOJI
WAKAMATSU**

●
**LA GRANDE
BAISE**

●
**MARLENE
MYLLER**

●
LE NU COMIQUE

●
**LAURA
ANTONELLI ►**

●
CANNES 76

●
mensuel. n 14/ PRIX 10 F /

belgique 100 fb / suisse 8 f / canada \$ 2





SOMMAIRE

— Le bloc notes de novembre	15
— Le musée des LES 1001 NUITS NEUSES	17
— Quand on aime le sexe On va au cinéma : « LA GRANDE BAISE »	21
— La star du mois : LAURA ANTONELLI	23
— Dossier : « LE NU COMIQUE »	32
— Mise à Nué : « MARLENE MYLLER »	36
— La philosophie sur l'accoudoir : « LECANARDAL'ORANGE » « SILENCE ON TOURNE »	42 44
— Spécial « CANNES 76 »	46

ABONNEMENTS

Sous pli fermé

12 numéros + le
« livre-cadeau » 90 F 1 an
6 numéros 50 F 6 mois
à partir du No :
Règlement à l'ordre de Stars System
par chèque bancaire ou postal.
NOM
Prénom
Rue
Ville
Code postal
Stars System, 55 passage Jouffroy
75009 - Paris.

Stars System. — Rédaction en chef :
Richard Nora et Jacques Rig — Rédaction :
J.P. Bouxyou - Britt Nini - P.H. Mathis -
R.G. - Jérôme Fandor — Documentation
et filmographies : Britt Nini — Photos :
— Gamma, Collections J.P. Bouxyou, J.
Walsh, J. Rig, P.H. Mathis, A. Venisse
Alpha, Caméra One, Etoile dist., Films
Hustaix, Artistes Associés, Les Films du
Griffon, Films Marbeuf, Cocinor, A.
Frontoni, Paris Films, Shibata Org.,
Univers Galaxie, CCFC, Gaumont,
France Inter Cinéma — Dépôt légal :
2^e trimestre 76 — Imprimé en France
par S.I.M., 75011 Paris — Stars System,
55, passage Jouffroy, 75009 Paris —
Direct. de la publication : J. Richard —
Publicité au journal — Les textes et
photos n'engagent que la responsabilité
de leurs auteurs — Copyright Stars
System 1976 Tous droits de reproduction
réservés pour tous pays — France loi du
11 Mars 1957 — Distribution : N.M.P.P.

Koji Wakamatsu

Un seul film diffusé en France («Les 6 épouses de Ching»), un autre y étant interdit («Anges violés»), un troisième y demeurant en instance de distribution («Sex Jack»): on connaît trop mal Wakamatsu en France. Aussi, malgré le dossier que «S.S.S.» lui a consacré dans son No 6, n'avons-nous pas hésité à le rencontrer, lorsqu'il

vint à Paris superviser, avec Oshima, le montage et le sous-titrage du dernier film de celui-ci («L'empire des sens»). Rappelons qu'un utile entretien avec Wakamatsu, ainsi qu'une filmo (que nous corrigeons et complétons ici) sont parus, en 1970, dans le No 21 du défunt «Midi-Minuit Fantastique».



▲ Koji Wakamatsu

Q. — Vous avez raconté qu'avant de faire du cinéma, vous étiez gangster. Pourquoi avoir renoncé au banditisme pour faire des films ?

K.W. — Un jour, j'ai été arrêté et jeté en prison. J'ai alors découvert combien l'autorité du pouvoir s'exerçait de façon répressive et brutale, et j'ai décidé de dénoncer ces abus, en les montrant dans des livres ou des films. J'ai choisi le cinéma.

Q. — Tous vos films sont à la fois érotiques et politiques. Pensez-vous qu'une prise de conscience politique aille systématiquement de pair avec un certain comportement érotique ?

K.W. — Quand j'ai eu la possibilité de réaliser des films, j'étais libre de filmer ce que je voulais, à condition d'y multiplier les scènes de sexe. C'est donc par stratégie que j'ai commencé à faire de l'érotisme, pour pouvoir faire les

films auxquels je tenais. Même chose pour la violence. Et puis, assez vite, je me suis aperçu que l'érotisme était nécessaire pour développer mon discours politique, et ce qui n'avait d'abord été qu'une obligation m'est devenu utile. Je suis ainsi devenu le premier cinéaste japonais spécialisé dans l'érotisme.

Q. — Comment s'effectue le financement de vos films ?

K.W. — Pour la plupart, mes premiers films sont des travaux de commande, commandités par des distributeurs spécialisés. J'étais leur employé, pour mettre ces films en scène. C'est à partir d'«Affairs in the Wall», en 1965, un film qui a fait un gros scandale au Festival de Berlin, que je suis devenu mon propre producteur, afin d'être totalement libre.

Q. — Travaillez-vous d'après un script très élaboré, ou improvisez-vous durant le tournage ?

K.W. — J'établis toujours un découpage très précis, mais je change beaucoup de choses au tournage. Ce n'est pas tout à fait de l'improvisation, mais il y en a une part.



Juro Kara et Michiko Sakamoto dans «Anges violés» ▲

«Comon Hyakunenshi»



«Comon Hyakunenshi»







«Delta no okite» ▲

Q. — Quelles sont les relations entre votre vie politique et la politique de vos films ?

K.W. — Si mes films sont politiques, c'est parce que je ne me décide pas à aller moi-même lancer des grenades. C'est par le cinéma que je tente d'avoir, malgré tout, une action politique, en montrant au spectateur que le pouvoir lui appuie, en permanence, un couteau contre la gorge. Par ailleurs, j'ai été très influencé par Masao Adachi, qui a collaboré au scénario de beaucoup de mes films, et qui était bien plus politisé que moi avant 1968.

Q. — Comment choisissez-vous vos comédiennes ?

K.W. — Je suis assez difficilement enthousiasmé par une femme. Votre question m'embarrasse... J'aime les femmes qui ont une grande expérience, à la fois physique et intellectuelle, et mes préférences personnelles vont vers les femmes un peu mûres. Je n'ai jamais trouvé l'actrice idéale à mes yeux, du moins pas encore. Je me contente d'utiliser des comédiennes qui ne partagent pas du tout mes idées, et je le regrette.

Q. — Pensez-vous à la censure, sur le plateau ou au montage ?

K.W. — Oui !

Q. — Vous arrive-t-il de faire plusieurs versions d'un film, par exemple de faire des scènes hard pour l'exportation, puisque le porno est interdit au Japon ?

K.W. — Non. Il est dans mes intentions de faire prochainement des séquences pornographiques, mais je n'en ai pas encore réalisés.

Q. — D'après vos films, vous semblez considérer que la violence et le sexe s'accordent volontiers...

K.W. — Je n'ai aucune théorie précise sur ce qui unit la violence et le sexe, et je n'y pense pas lorsque je tourne. C'est de façon spontanée, instinctive, que je le mêle. Par exemple, je me réveille le matin, j'imagine une séquence sans la préméditer, et, dans le film, cette séquence sera à la fois violente et érotique.

Q. — L'un de vos derniers films, «History of the Japanese Torture», nous semble particulièrement prometteur !

K.W. — Le premier volet du film se situe à l'origine les les atrocités étonnantes, traques et tortures. Le second se passe vers 1920, quand les communistes étaient persécutés. Le troisième raconte les incroyables tortures que les Japonais faisaient subir aux Chinois, durant la guerre sino-japonaise, et le quatrième parle de la torture aujourd'hui.

Q. — Que pensez-vous d'un cinéaste «commercial» comme Teruo Ishii ?

K.W. — Je ne m'intéresse pas énormément aux films des autres !

Q. — Dans «Sex Jack», vous paraissez dénoncer une fausse libération sexuelle, débouchant vers de nouvelles contraintes, vers un nouveau fascisme...

K.W. — Il est évident que les personnages de «Sex Jack» sont sexuellement aliénés, et que leur liberté est illusoire, mais ce n'est pas le propos du film. J'ai surtout voulu montrer le processus selon lequel les espions du pouvoir s'infiltrèrent toujours au sein des mouvements révolutionnaires.



▲ Moshu Sasahara dans «Sex Jack»



◀ «Gomon Hyakunenshi»



▲ «Delta no okite»







«Gendai sei-gomon» ▲

K.W. — Il n'y a plus d'indépendants au sens où je l'ai été. Le cinéma japonais est en période de crise, et un indépendant ne trouve pas de distributeur pour ses films, s'il parvient à en faire. Je ne vois guère qu'Oshima, ou Ogawa et Shimoto qui font d'excellents documentaires...

Q. — Que pensez-vous du cas de Tatsumi Kumashiro ?

K.W. — J'ai vu peu de ses bandes, mais j'ai beaucoup aimé «Under the Wallpaper» qu'il considère comme un de ses meilleurs films. Le but de Kumashiro n'est pas d'analyser politiquement la sexualité, mais plutôt de montrer la condition sexuelle féminine.

Q. — Dans certains films, vous utilisez le scope, ou le passage du noir et blanc à la couleur, comme des éléments dramatiques.

K.W. — Tous les films japonais étant en scope, les miens doivent l'être aussi, pour des raisons commerciales. Le mélange du noir et blanc et de la cou-

leur m'était imposé, lui, par le distributeur qui finançait mes films. Il n'avait pas assez d'argent pour faire tout en couleur, mais demandait qu'elle soit utilisée pour quelques scènes. Comme ça, sur la publicité, il pouvait annoncer des films en couleur ! C'était ensuite l'affaire du réalisateur, pour choisir judicieusement les séquences à traiter en couleur.

Q. — Vous faites beaucoup de films chaque année : vous devez tourner très vite ?

K.W. — Oui, et mon tournage le plus rapide a été «Anges violés», que j'ai fait en trois jours. Mais, maintenant, je ne fais plus que quatre ou cinq films par an.

Q. — Vos budgets sont plus importants qu'avant ?

K.W. — Ils sont encore plus réduits ! J'ai tourné «History of the Japanese Torture» en cinq jours.

Q. — Si vous ne travaillez pas pour de grandes compagnies, est-ce pour éviter qu'elles vous récupèrent ?



Q. — Nous avons vu «Black Narcissus of Desire» en Belgique, sous le titre «Love Robots»...

K.W. — Ah ? J'ai vendu le film aux États-Unis, mais à aucun pays européen ! Vous avez dû voir une copie pirate.

Q. — Il s'agissait effectivement d'une copie doublée en anglais. C'est un film de science-fiction érotique. En avez-vous fait d'autres ?

K.W. — Mon intention était de démontrer que le pouvoir nous a tous transformés en robots, mais le film était davantage une parabole politique qu'une œuvre de science-fiction. Je n'ai fait aucun autre film qui puisse se rattacher à celle-ci... Je ne m'y intéresse pas beaucoup... Pas encore !

Q. — Quelle est la situation actuelle des cinéastes japonais indépendants ?



▲ «Jokosei Shudan Baishun»

K.W. — Un cinéaste comme Suzuki, dont j'aime beaucoup les films et que j'aime aussi personnellement, travaille pour les grands studios par obligation : de façon indépendante, il ne parviendrait pas à tourner... J'ai travaillé indirectement pour une compagnie importante, qui a distribué « Les 6 épouses de Ching », c'est tout. J'ai une réputation bien trop mauvaise pour que les grandes firmes me donnent du travail. J'ai quand même fait un film pour la Toei... un autre pour la Toho... rien pour la Nikkatsu... De toute façon, j'ai proposé plusieurs sujets à de grandes compagnies : ils ont tous été refusés. Les studios importants doivent compter avec un syndicat très puissant, qui est aux mains du Parti « Communistes » Japonais et qui me fait véritablement la chasse.

Q. — Quels sont vos rapports avec les cinéastes communistes ?

K.W. — Ils me considèrent comme un dangereux anarchiste !

Q. — Avez-vous utilisé des pseudonymes ?

K.W. — Une seule fois, pour un film coréalisé par un des acteurs de « Sex Jack », qui a aussi été mon assistant, Kazuo Komizu. Sous le nom commun de Tora Ostri, nous avons fait en vidéo-cassette l'histoire d'un couple en voyage de noce, en marge d'un

tournage « normal ». Cela s'appelait « Shinko nokokoro », c'est à dire « Ce qu'il faut savoir pour se marier ». C'était en 1969, quand j'étais sans travail.

Q. — « Embryo » a causé un immense scandale au festival de Knokke, en 1967, car on le jugea « sadique » de façon « gratuite »...



▲ « Hika »



« New Jack and Betty » d'Isao Okishima, produit par Wakamatsu ▲

K.W. — Ce scandale m'a fait supposer que l'Europe était vraiment pourrie, et qu'on n'avait rien à attendre de neuf du cinéma occidental. Je crois pourtant que les gens pourront comprendre ce film... dans quelques années.

Q. — Sauf dans « Les 6 épouses de Ching », vous n'avez pas recouru à l'érotisme nippon traditionnel. Pourquoi ?

K.W. — Ce qui m'intéressait dans « Les 6 épouses de Ching » était de montrer mon héros attaqué sur deux fronts, par l'armée et par la sexualité féminine. Ce sont les distributeurs qui m'ont obligé à tourner beaucoup de scènes érotiques. Par ailleurs, je ne pense pas qu'il y ait un érotisme classique et un érotisme « autre », je ne vois pas la différence.

Q. — Le générique de « L'emprise des sens », d'Oshima, vous crédite comme directeur de production. Quel a été votre travail sur le film ?



Toshiyuki Tanijawa et Eri Ashikawa dans
 ◀ «Shojo geba-geba»



«Delta no okite»▲



▲ Aoi Nakajima (cf. S.S.S. No 13) dans «Comon Hyakunenshi»



▲ «Gendai sei-gomon»

K.W. — C'est d'abord par amitié pour Oshima que j'ai accepté de collaborer à son film, mais aussi parce que le système de production me passionnait : le tournage avait lieu au Japon, le film étant une production majoritairement française. Je n'ai pas participé à la réalisation, mais j'ai travaillé à l'établissement du casting, et j'ai beaucoup discuté du scénario avec Oshima, pendant qu'il l'écrivait. Oshima raconte qu'il a voulu m'avoir sur son film pour rendre hommage à mes efforts pour imposer le cinéma érotique au Japon...

Q. — Lequel de vos films préférez-vous ?

K.W. — Ce sont tous mes enfants, et je les aime tous ; mais il y a parmi eux des garnements ! J'ai une affection particulière pour «Embryo», «Affairs in the Wall» et «Violent Virgin»...

Q. — Vos projets ?

K.W. — Dès mon retour au Japon, je rédigerai un scénario sur un homme riche et puissant, collectionnant des maîtresses qu'il traite absolument comme des chiennes, et qu'il «dres-

se» ; l'une d'elle refuse pourtant de se soumettre, se révolte, et finit par le détruire. Rien à voir avec «Histoire d'O» : le film de Jaeckin est une nullité.

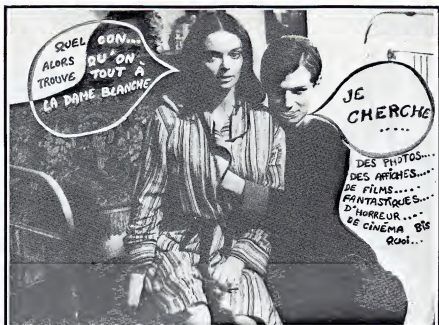
Propos recueillis par Jean-Pierre BOUYXOU, avec la collaboration de John Walsh
(traduction : Kazuko SHIBATA)



▲ «Comon Hyakunenshi»



◀ «Les six épouses de Ching»



LA DAME BLANCHE

54, rue du Faubourg-du-Temple - PARIS-XI^e

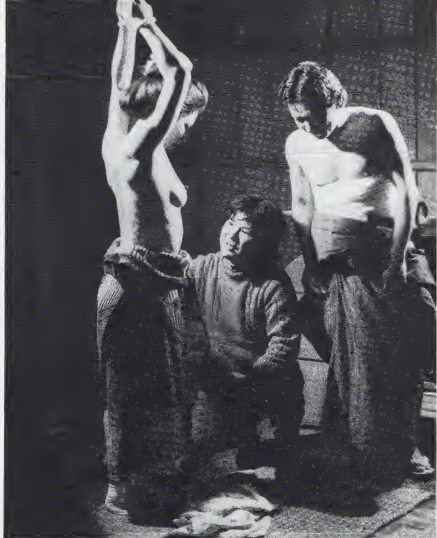
Métro Goncourt ou République. Ouvert de 15 à 19 heures, sauf le lundi.

Vente par correspondance. Liste sur demande.

PRODUCTIONS

Outre certains de ses propres films, K.W. a produit les films suivants :

- 1966 - «Uragiri No Kisetsu» / «Season of Betrayal» de Jiku Yamatoya
- «Datai» / «Abortion» de Masao Adachi
- «Hinin Kakumei» / «Contraceptive Revolution» de M. Adachi
- 1967 - «Sei No Fukkatsu» / «Resurrection of the Sex» d'Osamu Yamashita
- 1968 - «Shinjitsu No Shoji» / «Virgin of Truth» d'O. Yamashita
- «Ke No Haeta Kenju» / «A Hairly Pistol» de J. Yamatoya
- «Sei Chitai» / «Sex Zone» de M. Adachi
- «Sei Yugi» / «Sex Game» de M. Adachi
- 1969 - «Jogakusei Guerilla» / «Sailor Suit Guerilla» de M. Adachi
- «New Jack and Betty» d'Isao Okishima
- 1970 - «Watashi O Okashite» / «Take Me» de Kazuo Komizu
- 1976 - «Corrida» / «L'Empire des sens» / «L'Emprise des sens» de Nagisa Oshima (K.W. est directeur de production et, anonymement, coscenariste)



▲ Koji Wakamatsu (agenouillé) dirige «Gomon Hyakunenshi»

▼ «Jokosei Shudan Baishun»



▼ «Gomon Hyakunenshi»



Né en 1936 dans le Nord du Japon. Débute en 1956 comme assistant de production aux studios Shin-Toho, puis dans une compagnie de télévision.

Kei Watamatsu

1 - Réalisations

- 1963 - «Ama I Wana» / «The Sweet Trap»
- «Hageshi Onna Tachi» / «Wild Women»
- «Oiroke Sakusen» / «Operation Sex»
- 1964 - «Aku No Modae» / «Writhe of Evil»
- «Furin No Tugunai» / «Reparation For Adultery»
- «Meinu No Kake» / «The Bet of Dogs»
- «Akai Hanke» / «The Red Offence»
- «Wana No Naka No Onna» / «The Girl in the Net»
- «Gyaku-Jo» / «Rush of Desire»
- «Kawaita Hada» / «The Thirsty Body»
- «Hadaka No Kage» / «The Naked Shadow»
- 1965 - «Hiroi-hada No Datsu-hitsu» / «Escape»
- «Rikonya-kagyo» / «The Divorce Consultant»
- «Namari No Bo Hyo» / «The Leaden Grave-post»
- «Jo-gi No Ririlekishi» / «The Personnal History of Affairs»
- «Taiyo No Heso» / «The Navel of the Sun»
- «Botoku No Wana» / «The Forbidden Trap»
- «Kabe No Naka No Himegoto» / «Affairs in the Wall»
- «Yuganda Kankei» / «Perverse Relations»
- «Yokubo No Chi Ga Shitaru» / «The Blood of Desire Flows»
- «Ai No Dezain» / «Design of Love»
- 1966 - «Chi Wa Taiyo Yori Akai» / «Hikisakareta Joji» / «Ravage Relations»
- «Taiji Ga Mitsuryo Suru Toki» / «The Embryo» (en Belgique : «L'Embryon»)
- «Shiro No Jinzo Bijo» / «Artificial Beauty in White»
- «Yokujo No Kurozusen» / «Black Narcissus of Desire» (en Belgique : «LoveRobots»)
- 1967 - «Ami No Naka No Boko» / «Violence in the Net»
- «Mittsu» / «Adultery»
- «Ijsha No Chi» / «Abnormal Blood»
- «Sei No Horo» / «Vagabond of Sex»
- «Sei Hanzai» / «Sexual Crimes»
- «Henshitsu» / «The Pervert»
- «Ranko» / «The Orgy»
- «Bogy Akuma» / «The Rapist»
- «Okasareta Byakui» / «Violated Angels» («Anges violés») (film confondu avec «Sei Hanzai» dans «M.M.F.» No 21 et «S.S.S.» No 6)
- 1968 - «Haragashi Onna» / «A Womb To Let»
- «Nikutai No Yokkyu» / «Carnal Desire»
- «Fukushuki» / «The Revenger»
- «Kin Pei Bai» / «Chin Ping Mei» («Les six épouses de Ching» ou «Les six épouses de King-Ping-Mei»)
- 1969 - «Kyojo Joshi-ko» / «Running in Madness, Dying in Love»
- «Shojo Geba-Geba» / «Violent Virgin»
- «Hadaka No Judan» / «The Naked Bullets»
- «Torima Kokuhaku-ki» / «Confessions of a Mad Rapist»
- «Niku No Hyoteki» / «Target of Flesh»
- «Yuke, Yuke, Nidome No Shojou» / «Go, Go, Second Time Virgin»
- «Kongai Joji» / «Extramartial Love»
- «Teroru No Kisetsu» / «Season of Terror»
- «Riyu Naki Boko» / «Rape Without Reason»
- «Shinko Nokokoroie» / «Instructions for Marriage» (co-réalisé par Kazuo Komizu, sous le pseudo commun de Tora Ostri)
- 1970 - «Ai No Technic, Kama Su-
tra» / «Techniques of Love, Kama Sutra»
- «Mahiru No Bokogeki» / «A Broad in Daylight»
- «Shinjuku Mad»
- «Sei Zoku» / «Sex-Jack» («Sex Jack»)
- «Onju» / «The Beast Who Wouldn't Forget»
- 1971 - «Shinitai Onna» / «Woman Dying To Die»
- «Ai No Koi, Kama Sutra» / «Act of Love, Kama Sutra»
- «Hika» / «Secret Flowers»
- «Watashi Wa Nureteru» / «I am Wet»
- «P.F.L.P., Sekigun : Sekai Senso Sengen» / «Declaration Of War World : Red Army, F.P.L.P.» (coréalisé par Masao Adachi)
- «Sei Kazoku» / «Sexual Family»
- «Tenshi No Kokotsu» / «Ecstasy of Angels»
- 1972 - «Gendai Nihon Boko Ankoku-shi» / «History of Contemporary Japanese Violation»
- «Joshi-kosei : Kokotsu No Arubaito» / «Highschool Girls : Enrapturing Side-works»
- 1973 - «Joshi-Kosei : Kagai Circle» / «Highschool Girls : Extracurricular Activities»
- «Nureta Sainome» / «The Wet Gambling»
- 1974 - «Delta No Okite» / «The Laws of a Delta»
- «Shinjuku Maria» / «Maria of Shinjuku»
- 1975 - «Gomon Hyakunenshi» / «History of the Japanese Tortures»
- «Jokosei Shudan Baishun» / «Prostitution of Highschool Girls»
- 1976 - «Gendai Sei Gomon» / «Contemporary Sex Tortures» (il s'agit du film dont K.W. parle comme d'un projet dans l'interview)

bloc-notes

La perle du mois : un dossier sur le fantastique, publié par Jonathan Farren dans « Cinéma 76 » No 209. D'une cornichonnerie réjouissante (car Farren est fort sot), ça grouille d'erreurs succulentes (car Farren est fort ignorant). La plus marrante nous apprend que « Mark of the Devil » fut réalisé par Adrian Hoven « sous le nom de Michael Armstrong ». Hi hi ! C'est évidemment là une erreur classique (propagée par Hoven lui-même), mais sache Farren, qu'Armstrong existe, qu'il est là à Londres un critique connu, qu'il apparaît dans des films et qu'il en a réalisé plusieurs... dont ce « Mark of the Devil », qu'Hoven produisit seulement (et qui, tu aurais pu le dire, est toujours interdit en notre mère patrie).

Avalanche de coquilles dans notre No 13. Compte non tenu des fautes d'orthographe ou de frappe que vous aurez vous-même corrigées, on vous signale que Janine Raynaud s'écrit Reynaud (pages 3 à 15), que quelques lignes ont sauté (page 16) dans la filmo de Lemoine (qu'on vous complètera donc un de ces jours), qu'il faut lire « génialement malsain » au lieu de « généralement » (page 35, où Macha Meril est prénommée Mache), qu'il faut lire « Gomom Hyakunenshi » et non « Gomom » tout court (page 44) et qu'il vous faudra lire dans d'autres canards la fiche de « La dernière femme » qui a sauté de la page 47.

Marrant : Rolf Thiele tourne pour la télécho allemande un feuilleton paraît-il assez grivois : « Wenn ich kônnte, wie ich möchte ». A quand un feuilleton signé Bénazéraf à Antenne 2, hein ?

Encore un scandale : parution en collection 10/18 (No 1016) d'un gros bouquin, signé Claudine Eizykman, intitulé « La Jouissance-cinéma ». Eh ben, à part deux mots sur « Exhibition » et trois lignes sur « Emmanuel », pas question de cinoche trouduculesque là-dedans ! Vous parlez d'un « cinéma-jouissance » ! Beurck !

Pamela Stanford (S.S.S. No 12) vient de tourner « LE DERNIER 55 » de Philippe TRUFFAUT (cinéaste underground). Elle y a le rôle d'une groupie... il y a aussi Béatrice Romand... plein de musiciens et Mathis dans le rôle du manager d'un groupe pop. ça a été tourné en un jour, en continuité dans le bruit, la musique et la bière, donc c'est forcément un bon film !

C'est fait : on a lu « L'amour est une fête », le bouquin de Sylvia Bourdon paru chez Belfond. C'est rigolo, sympa, fouteux et émoustillant. Sylvia parle admirablement du cul en général et de son cul en particulier, dit des choses très justes sur le cinéma porno (elle dégueule avec raison sur les minables cinéastes français y compris Davy, et sur les fonctionnaires de la baise, Beccarie en tête), mais s'embourbe, malheureusement, lorsqu'elle s'avise de politiser son discours. Les meilleures intentions du monde la conduisent à un giscardisme avoué et frénétique. C'est foutrement dommage. Mais attendons « Exhibition 2 » pour nous faire une idée plus précise de celle qui, de toute façon, est la porno-star française number one, mais risque fort, hélas, de devenir la Beccarie number two.

CE MOIS-CI, ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les seins et les fesses d'Elisabeth Huppert dans « Silence... on tourne ! », des nichons de Françinette accupées (mais oisives) et ceux de Viviane Romance dans « Chantons sous l'occupation ». Toute Tina Aumont dans « le secret de la vie », une petite fille à poil (c'est rare !) dans « Mords pas, on t'aime ».

LE MUSÉE DES OBSCÈDES

par JEAN-PIERRE BOUYXOU



La danse rituelle de la princesse Minyora (Suzan Ball) dans «East of Sumatra» («À l'Est de Sumatra»), produit par Albert J. Cohen et réalisé par Budd Boetticher (quoique signé par Franck Gill Jr. d'après la publicité française !) en 1953. La critique chrétienne s'indigna de cette scène «comprenant les mimiques chorégraphiques de la séduction» !

LES 1001 NUITS LIBIDINEUSES

Quand j'étais petit, outre que je n'étais pas bien grand et qu'on m'adjurait de ne pas montrer mon cul à tous les passants, j'adorais les films exotiques, parce que j'étais certain d'y voir au moins une nana se trémousser du nombril, et que ça m'excitait prodigieusement. Depuis lors, ma sensibilité s'est quelque peu émoussée à force de consommer des films bigrement plus cochons., mais je suis resté traumatisé : j'adore toujours les danses du ventre et les harems, si possible dans des films strictement occidentaux dont l'exotisme est d'une criante fausseté.

J'aime qu'on flatte mes bas instincts, et rien ne les flatte mieux que ces séquences de cabaret ouisque de blondes moukères d'opérette ondulent du croupion en s'efforçant de suivre une zizique de circonstance, que ces harems ouisque les belles esclaves passent leur temps à rigo-



Mari Blanchard dans «Veils of Bagdad» («Le prince de Bagdad») de George Sherman (1953) : l'érotisme exotique revu en Technicolor par le producteur hollywoodien Albert J. Cohen.



Ventre nu et tapis volant, érotisme et féerie : Patricia Medina et John Agar dans «The Magic Carpet» («L'aigle rouge de Bagdad»), de Lew Landers (1951).



Bud Abbott et Lou Costello (plus obsédé sexuel que jamais) dans le très chouette «In the Foreign Legion» («Abbott et Costello à la Légion» ou «Deux nigards légionnaires»), du méconnu Charles Lamont (1950). Patricia Medina, présente dans le film, est absente de cette photo de famille.

ler dans des piscines nudistes, et que ces orientales hollywoodiennes ouisque la vamp de service se fout des soutiens-gorge à paillettes pour faire croire qu'elles est native de Bagdad.

Qu'importe alors que le film soit mauvais (ce qui, d'ailleurs, n'est pas toujours le cas) ? L'important, c'est la cuisse nue de Mari Blanchard surgissant reptiliennement d'un voile fendu, c'est le ventre lisse de Patricia Medina s'offrant sur l'élasticité symbolique d'un tapis volant, c'est le téton emperloué de la figurante à chéchia.



Le harem des trafiquants de femmes : «Soraya, reina del desierto» («Marchands d'esclaves» ; en Belgique : «Soraya», alertement troussé par Anthony (Antonio) Dawson (Margheriti) sur un poussif scénario de Guido Malatesta (1964).



Yoko Ono dans «A 077 sfida ai killers» («A 077 défie les tueurs» ou «b Fleming : mission Casablanca»), film alimentaire d'Anthony Dawson, Antonio Margheriti (1966).

Le sultan est bon enfant, le calife est plus traître que nature, le maharadjah a le sourire Colgate, le magicien met les génies en bouteilles comme d'autres mettent les petits-pois en boîtes, et les filles (qu'elles soient princesses, esclaves ou danseuses) ont toutes le cul qui chante. Il était une fois, ma foi, un foutrement joli pays... Z'aimez pas, vous, les pays de contes de fées ? Z'avez tort : z'allez pas assez souvent au cinéma, voilà tout.

Jean-Pierre Bouyxou



Danse du bide dans un cabaret londonnien, dans l'étonnant «Too Hot To Handle» («La blonde et les nus de Soho» ; en Belgique : «N'y touchez pas, ça brûle» ; aux U.S.A. : «Playgirl After Dark»), de Terence Young (1960).



Permanence des bons vieux mythes : en 1971, Antonio Margheriti filme des orientales nues, mais de paccotille, dans «Finalmente le mille e una notte» («Les 1001 nuits érotiques»). Ici, Annie Carol-Edel, rêveuse devant la pastèque du jeune premier.



QUAND
ON AIME
LE VICE
ON VA
AU CINÉMA



Maud du Terry, milliardaire excentrique, recueille chez elle trois jeunes filles désespérées : Pénélope une chanteuse qui n'arrive pas à percer, Charlène une hotesse de l'air au chômage et Alice qui en a rabol de l'envers du décor du Grand Hotel. Elles décident de se suicider collectivement... en mourant de plaisir !

La maison de Maud est pourvue de tous les gadgets désirables : les chaînes sont hérissées de phallus ; Arnold, l'esclave, est sans cesse en érection ; il y a des testicules de taureau à dîner etc...

La première soirée est consacrée aux plaisirs de Leslos : une orgie qui les laisse pentelantes... Le lendemain,

elles invitent deux jeunes garçons dont elles entreprennent l'initiation amoureuse.

Alice se sent étrangère à ces réjouissances et elle s'éclipse dans le parc. Poursuivant son idée suicidaire, elle trouve dans la cabane du jardinier une cartouche de dynamite qui lui fera atteindre le 7ème ciel !

Après la mort d'Alice les trois survivantes sont obligées de suivre l'exemple de leur compagne : une véritable folie sexuelle s'empare des trois femmes, et c'est ce que le film illustrera jusqu'à la fin...

LA GRANDE BAISE



Helga Trixi ▶



FICHE TECHNIQUE

LA GRANDE BAISE : Réal : Frédéric Lansac (Claude Mulot). Scen. : F. Lansac et F. Leroi. Photo. : Roger Fellous (eastmancolor). Mus. : Lou-Bat. Mont. : Gérard Kikoïne. 1er Assistant : Didier Philippe-Gérard. Prod. : Francis Leroi (Cinéma) Origine : France 1976. Interprétation : Dawn Cumming (Charlène), Helga Trixi (Maud), Nadja Mons (Penelope), Veronique Monod (Alice), Brendan Reed (Arnold), Jacques Conti (Richard) Carmelo Petix (Maître d'hôtel), Jacques Insermini, Jacques Gateau, Jacques Mouret (les éboueurs)...



▲ Nadja Mons entourée de J.Insermini, J.Mouret, J.Gateau et de Kim



▲ Veronique Monod et Brendan Reed

Nadja Mons ►



▼ Dawn Cumming et Veronique Monod



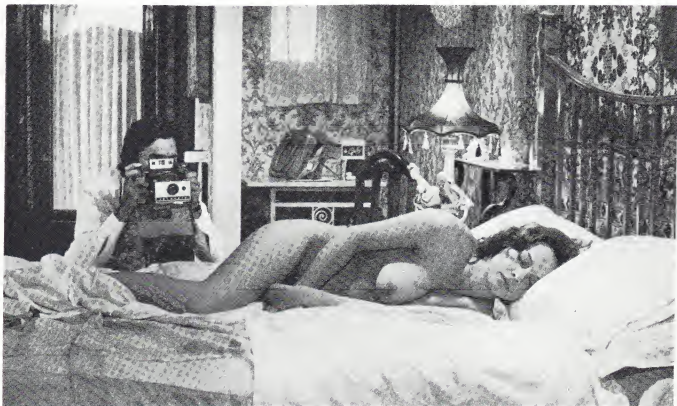
Laura

Antonelli

D'une façon aussi audacieuse que passionnante, Laura Antonelli, après avoir montré son corps, s'applique à dévoiler un réel talent de comédienne en ne cessant pas pour autant de prodiguer ses charmes. C'est l'une des rares véritables stars, avec Ursula Andress et Carol Baker, à nous prouver qu'au-delà de la trentaine, la sûreté du jeu peut s'accompagner d'une étincelante beauté corporelle. Toute en rondeurs lisses et laiteuses qui assoupissent sa fine ossature, sa seule présence suffit à gommer toute tentative d'agressivité, ou, — Laura sait être comique, aussi — à en faire une situation humoristique. Sa mobilité, chaudement italienne, lui monte au visage et vient se fixer d'une manière exquise autour de sa bouche gourmande : tous nos élans d'oralité s'engouffrent dans ce trou rose...



▲ Laura Antonelli dans «Divina Créatura» (Giuseppe Patroni-Griffi)



▲ Lando Buzzanca et Laura Antonelli dans «Ma femme est un violon» (P.Festa Campanile)







▲ Laura Antonelli dans «Le sexe fou» (Dino Risi)



▲ Laura Antonelli dans «Malicia» (Salvatore Samperi)

▼ Giancarlo Giannini et Laura Antonelli dans «Le sexe fou» (Dino Risi)





▲ Laura Antonelli dans «Le sexe fou» (Dino Risi) ▲





▲ Laura Antonelli dans «Ma femme est violon» (P.Festa-Campanile)



▲ Laura Antonelli dans «Malizia» (Salvatore Samperi)



Ciancarlo Giannini et Laura Antonelli dans «Le sexe fou» (Dino Risi) ▲



▲ Laura Antonelli dans «La venus en fourrure» (M.Dallamano)

Laura Antonelli dans «Ma femme est un violon» (P. Festa-Campanile) ▼





▲ Laura Antonelli et Michèle Placido dans « Mon Dieu, comment suis-je tombée si bas ?... » (Luigi Comencini)



▲ Laura Antonelli dans « La divina creatura » (Giuseppe Patroni-Griffi)

FILMOGRAPHIE

Laura **A**ntonelli

Née à Pola (Yougoslavie) en 1946, professeur de maths, cover-girl puis :

- 1966 - Dr. Goodfoot ant the girls bombs (Mario Bava)
- 1967 - Macchie di belleto / Executions / Un détective (Romolo Guerrieri)
 - L'arcangelo (Giorgio Capitani)
 - Spots publicitaires (pour «Carosello»)
- 1968 - La rivoluzione sessuale / La révolution sexuelle (Riccardo Chiome)
 - Satyricon (Gian Luigi Polidoro)
- 1969 - Venere in pellicia / Venus im Pelz / La venus en fourrure (Massimo Dallamano)
 - Sledge / Un nommé Sledge (Vic Morrow)
 - Incontro d'amore / Bali / Avventure à Bali (Ugo Libertore)
- 1970 - Stop Verushka (Franco Rubartelli)
 - Gradiva (Giorgio Albertazzi)
 - Les mariés de l'an II (Jean-Paul Rappeneau)

- 1971 - All'onorevole piacciono le donne / Mr le Député plait aux femmes (Lucio Fulci)
 - Il merlo maschio / Le merle mâle / Ma femme est un violon (sexe) (Pasquale Festa-Campanile)
 - Senza movente / Sans mobile apparent (Philippe Labro)
- 1972 - Le piège à loups / Docteur Popaul (Claude Chabrol)
 - Malizia / Malicia (Salvatore Samperi)
 - A man called Jericho (John Landis)
- 1973 - Histoire de l'œil / Simona (Patrick Longchamps)
 - Peccato veniale / Piché v., niel (Salvatore Samperi)
- 1974 - Sesso matto / Le sexe fou (Dino Risì)
 - Mio dio come sono caduta in basso / Mon dieu comment suis-je tombée si bas ? (Luigi Comencini)
- 1975 - La divina creatura (Giuseppe Patroni-Griffi)
 - La malizia di venere (Massimo Dallamano)
- 1976 - L'innocente (Luchino Visconti)



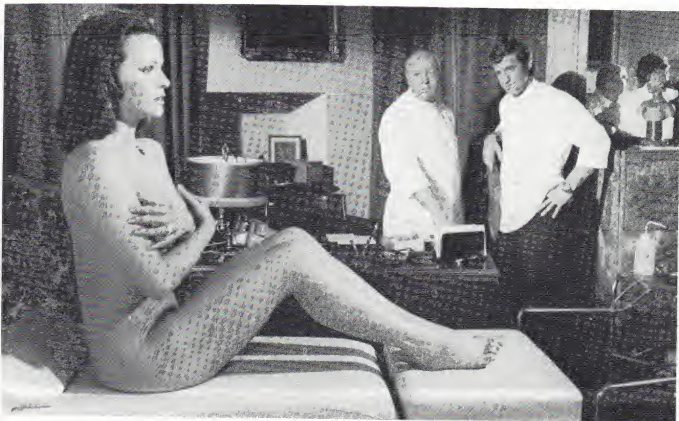
Laura Antonelli et Terence Stamp dans «*La divina creatura*» ▲
(Giuseppe Patroni-Griffi)



▲ Laura Antonelli et Michèle Placido dans «*Mon Dieu, comment suis-je tombée si bas ?...*»
(Luigi Comencini)



◀ Laura Antonelli et James Gardner dans
«*Sledge*» (Vic Morrow)



▲ Laura Antonelli (et dans le fond : D. Ivernel et J.P. Belmondo) dans «*Docteur Popaul*» (Claude Chabrol)

LENU

Comique

Comme il y a des films de cul et des films de tête, il y a les films sérieux et les films pas sérieux. Les «pas sérieux» sont dits «comiques»; mais plutôt que de genres, je préfère vous parler d'un certain type d'humour inhérent à nos célèbres comédies cocardières. Liée à une notion de trouduculture joyeuse et refoulée, cette veine humoristique traverse tout un lot de films et, pour vous donner une idée de la «fourchette» du ton graveleux, cette veine, amplement exploitée chez feu-Hustaix («Les Jouisseuses», «La chatte sur un Doigt Brûlant», etc...), trouve aussi sa place dans «Le Gendarme de Saint Tropez», en passant par «La Jument Verte» ou «La Gueule de l'emploi» et tant d'autres comédies très célèbres...



▲ Le clairon sonne la décharge



▲ Le Marin matie le lot



Zizi face à son destin ▲

Ce ton gaillard, voire gaulois, trouve ses limites dans l'indécence : les teutoneries rigolardes de feu-Gros Lulu ne dépassent guère les roulements d'yeux écarquillés devant une grosse étouffant un mec entre ses deux monstrueuses mamelles ; l'autre limite étant le stéréotype « de mœurs » : par exemple, « Si t'es gai, ris donc » nous montre l'histoire hilarante par excellence d'un monsieur surpris, nu, puis poursuivi par un gendarme. A un certain moment, le monsieur nu, cachant son sexe de la main gauche, lève la main droite vers le ciel en faisant : « Hou! ». Intrigué, le gendarme lève les yeux, a un moment d'inattention, et tombe dans la mare aux canards. Entre ces deux limites, il y a les inépuisables variantes qui font le « sel » de notre cinéma. D'ailleurs, j'érois bien pouvoir affirmer qu'il n'y a pas de film « comique » qui n'ait son ou sa figurante à poil(s). Car, au niveau des vedettes, la nudité est toujours « accidentelle », ou bien nécessitée par les détours du scénario (exemple : les gendarmes se mettent à poil pour mieux surprendre les nudistes sauvages) ou bien elle fait partie de l'image de marque de la star (on



Le jus de la nana à seins ▲



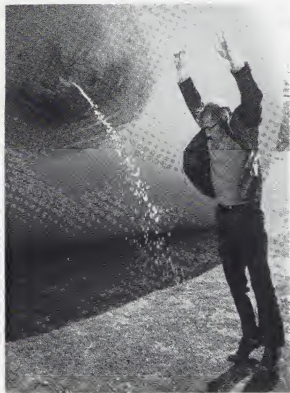
▲ Devant l'auto qui fait des Buyle

voit mal Jane Birkin habillée comme un pot de miel pendant une heure trente). Imaginez un peu le scandale si Louis de Funès ou Jacqueline Mailland se mettaient à étaler leurs organes génitaux sur nos écrans. Ce ne serait plus drôle du tout ! *

Ce qui est refoulé dans l'ensemble du film, le cul, va être étalonné, au profit du rire, par la présence éphémère d'un troisième rôle : un nu mais propre... Là, il y a deux sortes de nus comiques. D'abord les nus comiques « en soi » : la monstrosité



Darry Cowl pas toujours, il lui arrive de se fâcher ▲



▲ Au lait !...



Regardez bien la main de la petite reine ►
qui plonge dans la culotte du gros zouave

mammaire, les plis des gros, les os des maigres, la nudité d'une vioque ou l'inesthétique d'une laide. Ensuite il y a la minette de service ; alors, dans le film, il y a une situation « sériuse », ben... paradoxalement, ça annonce un cul. C'est drôle. Ça a un



▲ Le nouveau visage de Blanche-Neige : un vrai fesse-teint

côté « cheveu sur la soupe » ou gag. C'est ce dernier genre de nu comique qui est le plus prisé. Tant mieux : cela nous permet de ne pas trop nous emmerder quelques secondes. Quelques secondes car le nu comme le gag ne font que passer ; sinon ce n'est plus de la « fausse-pudeur ».

Heureusement il y a eu 75, l'année du porno : et à moins d'être débile j'crois pas qu'à l'heure actuelle on puisse rire d'un cul qui passe ; ça s'est compliqué dans nos têtes. Ou plutôt, cette image de cul montré, vite évanouie, devient l'étalon du refoulement du film tout entier. C'est p'tête ça qui est comique ? Parce que le cul il a désormais une histoire cinématographique. Pour l'avoir vu piné pendant une heure trente multipliées pendant cinquante deux semaines en comptant une fois par semaine, ben, ce cul, on peut dire qu'on en a vu les



▲ Des géants de la route aux géants de la biroute...

limites. Peut-être pas : ya encore le film gynécologique.

R. GENET



▲ Uniformes et glandes à l'œuvre

MARLENE MYLLER



Marlene Myller ▲

— Comment es-tu venue au cinéma érotique ?

— J'ai d'abord fait du théâtre d'amateurs, en Israël où j'étais secrétaire d'ambassade, à l'Ambassade France. J'avais monté une troupe sur le conseil de ... François Truffaut ! Rentrée à Paris, j'ai fréquenté le cours René Simon, j'ai donné des récitals poétiques dans des Maisons de la Culture (rires), et puis ... j'ai tout laissé tomber, pour écrire, peindre et faire des collages. Par hasard, j'ai rencontré en Corse un type qui voulait produire un film, et qui m'a engagée. J'ai ainsi tourné à Ajaccio un film érotique très soft, où je me suis mise nue pour la première fois devant une caméra. Ce qui m'a étonnée, c'est que j'étais très à l'aise... Mais vraiment très à l'aise ! J'avais une petite scène de saphisme que j'avais trouvée, à l'époque, extrêmement poussée : je caressais la poitrine d'une fille, et je l'embrassais sur la bouche. Cette première expérience est restée sans lendemain, et la seconde a aussi été due au hasard. Je dinais chez Alain Venisse, un photographe qui avait fait avec moi une série de photos, et il y avait là un journaliste, Alain Petit, qui était un grand admirateur de Jess Franco... Et Jess Franco lui a téléphoné ce soir-là. Alain Petit lui a parlé de moi, puis lui a envoyé des photos... et je suis allée tourner « Juliette ». Le troisième hasard a été

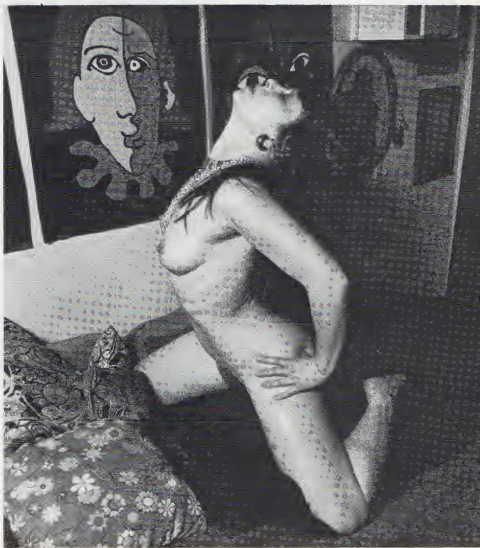
Michel Vocoret, que j'ai rencontré dans une soirée et qui m'a permis de continuer à tourner.

— Comment as-tu commencé à faire du hard ?

— Pierre Unia m'a contactée pour « Candice Candy » : c'était le premier film hard qu'on me proposait. J'ai hésité...

— Pourquoi ?

— Au départ, question d'éducation bourgeoise, et de morale. Profondément, rien ne pouvait me choquer... mais je ne m'imaginais pas sur un écran, faisant moi-même des acrobaties amoureuses. Je ne me suis donc pas décidée pour le film d'Unia. Mais le garçon avec qui je vis, Cyril Val, qui devait aussi jouer dans le film et qui était plus évolué que moi à ce



Marlene Myller (photo A. Venisse) ►

niveau, a tenté l'expérience, m'en a parlé, m'a convaincue de franchir le pas à mon tour. Quelque temps après, Korber m'a proposé de faire «L'essayeuse», et ça s'est très bien passé car je faisais mes scènes avec Cyril. Je me suis alors décidée à faire du hard avec d'autres garçons, à condition de pouvoir toujours choisir mes partenaires. J'ai vite connu tous les comédiens du porno à Paris, et j'avais déjà des relations amicales avec ceux que je choisissais... Comme ça, je n'ai jamais eu de problèmes, jamais de regrets. Aucun tournage n'est douloureux dans ma mémoire, puisque c'était plutôt du plaisir.

— Prends-tu ton pied devant la caméra ?

— La caméra n'est pas importante. Si le partenaire me plaît, nous avons une relation sexuelle intéressante, et j'éprouve du plaisir. J'ai eu un seul orgasme en tournant, parce que j'ai

besoin de préliminaires très longs, de beaucoup de caresses, et je ne suis pas assez échauffée lorsque ça se passe devant une caméra, les choses doivent y être un peu trop rapides.

— Tu le regrettes ?

— Ah oui, j'aimerais bien que ça se passe mieux, plus lentement !

— Quand tu fais l'amour devant une caméra, songes-tu que ça va exciter des spectateurs, en es-tu toi-même excitée ?

— L'idée me plaît ... mais je n'y ai pensé que récemment ! En fait, je n'y songe pas pendant le tournage, c'est après coup que ça peut m'exciter.

— Faire du cinéma porno, ça t'a apporté quelque chose ?

— Oui, ça a enrichi mes fantasmes. Quand je me rappelle des scènes vécues devant les caméras, je suis exci-

tée... Mais toujours après coup. Le hard m'a aussi appris à être sexuellement beaucoup plus active, plus experte.

— Tu es une des rares comédiennes françaises à accepter la sodomie.

— Moi, j'aime bien... avec Cyril, parce que ça l'excite. Je n'accepte qu'avec lui. Avec un autre partenaire, je refusais.

— Préfères-tu les scènes hétérosexuelles, ou les scènes saphiques ?

— J'aime bien les scènes lesbiennes, mais je préfère tourner avec un homme ... comme dans ma vie privée.

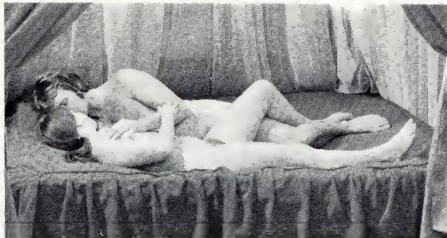
— Es-tu exhibitionniste ?

— Oui, oui ! Je l'ai toujours été, même quand j'étais petite fille, mais c'est le cinéma porno qui me l'a fait découvrir. Donc, ça a été une expé-



▲ Marlène Myller et Cyril Val dans «Razzia sur le plaisir» (Adolf M. Franck) ▲

MARLENE MYLLER



▲ Marlene Myller et Cyril Val dans «Paris Porno» (Jack Regis)

rience enrichissante ! La présence de l'équipe technique ne me gêne pas... sauf quand les gens parlent d'autre chose pendant qu'on tourne des scènes hard : ça me gêne par rapport à mon partenaire. Entendre parler bouffe alors qu'on est en pleine concentration amoureuse, ça fait débâcler plus d'un type ! Ceci dit, quand les techniciens prennent leur pied en me regardant, sans rien dire, je n'ai rien contre, sans avoir besoin d'être vue par vingt personnes pour avoir du plaisir. Je m'accommode très bien d'être seule avec un homme pour faire parfaitement l'amour.

— Ne trouves-tu pas que les cinéastes manquent souvent d'imagination, et qu'ils accordent trop peu d'importance au plaisir féminin ?

— Absolument. Par exemple, je suis clitoridienne, et je n'ai presque jamais pu me satisfaire ainsi devant une caméra. Il faudrait peut-être que des femmes se décident à réaliser des films pornos, pour que le vrai plaisir féminin soit montré sur un écran... Tout ce qu'on voit est très phallosocrite, c'est toujours l'homme qui se fait sucer, qui prend son plaisir, alors que l'on suce rarement les femmes. Même les scènes de lesbiennes sont extrêmement rapides... Il faudrait aussi que ces scènes soient réellement vécues, jouées par de vraies lesbiennes. La plupart du temps, la partenaire ne suce pas au niveau du clitoris, ne fait rien pour déclencher le plaisir.

— Tu dois souvent tourner des scènes de partouzes. Tu aimes ?

— Avec des partenaires agréables, de jolies filles, je suis plutôt favorable

aux partouzes... Au cinéma comme dans le privé.

— Au théâtre, la présence directe des spectateurs t'émoustille ?

— Quand il y a un très bon «feeling» dans la salle, c'est très chouette. La musique, les éclairages tamisés, l'absence de bruit, la continuité des scènes érotiques, tout ça permet, en plus, de mieux se prendre au jeu qu'au cinéma.

— Si la pornographie est un jour interdite, te manquera-t-elle ?

— Alors là... (rires) Est-ce que ça me manquera ? Peut-être... Ouais !

— Dans presque tous tes films, tu portes des bas... Ce ne sont pas les réalisateurs qui te le demandent. Tu es fétichiste ?

— Assez. Surtout, je sais que la plupart des hommes sont excités par les bas, et moi, ça m'excite de me savoir excitante. Je me sens plus sûre de moi, quand je me sens désirable.

— En tant que spectatrice, la pornographie t'excite-t-elle ?

— Ah oui, mais oui ! J'aime voir des films pornos, lire des livres pornos. Les femmes hésitent à reconnaître qu'elles sont aussi excitables que les hommes : pas moi. Un film peut m'exciter suffisamment pour me donner envie de me masturber — et il m'est arrivé de le faire.

Moi, j'essaie de le faire, j'essaie que la fille que je suce puisse prendre son pied. Il m'est arrivé d'amener des filles à l'orgasme, comme ça, devant une caméra ou même sur une scène, à Sylvia Bourdon par exemple, ré-



Un collage inédit de Marlene Myller ▲

emment. C'est la même chose quand je caresse un corps : je ne fais pas du savonnage, je caresse vraiment.

— On filme beaucoup de fellations. Aimes-tu les faire ?

— Quand un homme me tente, qu'il a un beau sexe, ça me plaît. Je peux sucer longtemps, et beaucoup. Je n'ai fait ça qu'à des partenaires très beaux, qui avaient des sexes magnifiques, donc c'était agréable. De toute façon, puisque je choisis toujours mes partenaires... C'est qu'ils me plaisent, et je leur fais des fellations avec plaisir.

— Tu me sembles d'ailleurs avoir un style très au point, très intéressant !

— Eh oui ! Je crois que j'ai fait des progrès, depuis que je fais du porno, parce qu'on m'a expliqué — surtout Cyril — comment faire une bonne fellation... et comment la rendre spectaculaire. Pour qu'une fellation soit excitante dans un film, il faut qu'elle soit très réussie, très bien faite. Pour ça, il faut la faire avec plai-

sir, à un partenaire plaisant. La faire avec une certaine dose d'amour, en fait. Sentir un sexe gonfler dans ma bouche, me sentir experte à procurer la volupté... Oui, ça me fait évidemment plaisir. Faut pas faire n'importe quoi, c'est une technique qui s'apprend. Et moi, je suis une perfectionniste ! (rires)

— Y a-t-il des choses que tu refuserais de tourner ?

— Oui. Des scènes avec des animaux, ou des scènes scatologiques. Parce que cela ne m'attire pas du tout dans la réalité, et qu'il est stupide de se forcer à faire ce dont on n'a pas envie. C'est aussi stupide que de se refouler. Et puis il y a les scènes sado-masochistes... J'ai déjà fouetté un homme, ça m'a plu, et je me déciderai peut-être un jour à me faire flageller, pour voir. Mais je n'ai pas envie de faire ça pour un film, c'est une part trop secrète de moi-même. C'est sans doute un blocage, la dernière inhibition qui me reste... Mais c'est comme ça. J'espère parvenir bientôt à m'en débarrasser.

— Quels furent tes rapports avec les réalisateurs, à ce jour ?

— Dans l'ensemble, ça s'est toujours bien passé ; même avec Bénazéraf, qui terrorise beaucoup de filles, je me suis bien entendue. C'est avec Rollin que j'ai préféré tourner : non seulement il est d'une extraordinaire gentillesse, il n'a aucune forme de mépris pour ses actrices, mais il semble s'intéresser vraiment à l'érotisme, et il intègre le hard à un contexte qui le justifie. Korber est aussi un type absolument charmant.

— Avec qui aimerais-tu tourner ?

— Avec Bergman, bien sûr. Et aussi Fellini et Ferreri. Je rêve d'un film porno, vraiment porno, fait par Bergman. Je suis sûre que ça serait magnifique, très différent des petits films qui se tournent à la chaîne, sans imagination. Je dois dire que les cinéastes n'ont guère la possibilité, pour le moment, de faire du bon porno : ils sont coincés par des budgets trop étroits, par des délais trop brefs, par les exigences des producteurs et des distributeurs qui imposent des scénarios souvent stupides. Résultat : les films sont mauvais. Je crois pourtant que le plus médiocre des films pornos joue un rôle bénéfique, en apprenant aux gens à mieux faire



▲ Marlène Myller

▼ Cyril Val et Marlène Miller dans «Razzia sur le plaisir» (A.M.Franck)





Marlene Myller ▲

l'amour. Je suis certaine que des tas de femmes ont appris à faire une fellation en voyant des films pornos. Même de dernière qualité, la pornographie aide les gens à se déculpabiliser... Il y a quelques films pornos que j'aime assez ; « L'enfer pour Miss Jones », par exemple, m'a excitée et était assez bien fait. J'aimerais bien tourner avec Damiano, d'ailleurs, et aussi avec Michel Lemoine, dont je trouve les films très beaux. Il est question que je fasse son prochain film, un hard...

— Le contenu politique des films pornos ne te choque-t-il jamais ?

— Ah si ! Presque tous ces films sont très réactionnaires : on y montre systématiquement des personnages bourgeois, qui n'ont aucun problème d'argent. On ne filme jamais de gens fauchés ! Sans compter que le cinéma porno défend souvent les pires valeurs morales. Politiquement, je me situe très à gauche, je suis plutôt anarchisante, et c'est une forme de fascisme qui me choque beaucoup. J'ai un ami qui a cherché à placer un scénario de film porno : on le lui a re-

FILMOGRAPHIE

MARLENE MYLLER

Née en 1948 à Paris. Joue au théâtre (1976 : « La participation » au Love Théâtre, Paris), pose pour des photos, enregistre des mini-cassettes érotiques. Auteur (sous son vrai nom) d'un livre de poèmes et de collages (« La Vagabonde », éditions Mic Berthe 1970), collaboratrice occasionnelle de la revue « Emmanuelle ». Rédige actuellement un recueil illustré de contes pour enfants.

Dans le No 8 de « S.S.S. » (page 22), Marlene Myller est désignée par erreur sous le nom de Marie Royer.

- 1973 — Un film sans titre de Louis Valentin, resté inédit.
- 1975 — « Juliette » / « La Suceuse » / « Juliette 69 », de Dave Tough (Jess Franco).
- « L'homme aux jumelles » / « Les louves brûlantes » de Georges Fleury (Jean Desvilles), scènes coupées au montage.
- « Les Incestueuses », de José Bénazéraf.
- « Voir Malte et mourir », de José Bénazéraf.
- « L'essayeuse », de John Thomas (Serge Korber)
- « Les Irlandaises muscées » / « Dans la chaleur de Julie », de John Thomas (Serge Korber)

- « Le chat et la souris », de Claude Lelouch, scènes coupées au montage.
- « Breakfast », de Jack Guy (Guy Gilbert)
- « Détachez vos ceintures », de Jack Guy (Guy Gilbert) version soft de « Breakfast ».
- « Les 1001 perversions de Felicia » / « Felicia, graine de vice », de Max Pécas.
- « Calmos » de Bertrand Blier.
- « Razzia sur le sexe » / « Razzia sur le plaisir », de A.M. Franck.
- « Paris érotique » / « Paris porno », de Jack Régis.
- « La jouissance et la noire » / « Jeanne et Paul », de Patrice Rhomm.
- « Super Women » / « Superwomen », de Philippe Gasté et Christian Gion.
- Dernier film (encore sans titre) de John Thomas (Serge Korber)
- « Phantasmes » / « Phantasmes pornographiques », de Jean Rollin.
- « Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoutez pas les autres » / « Quand les radis poussent », de Raymond Lewis.

1976 — Activité exclusivement théâtrale, mais plusieurs projets de films.

fusé partout, parce qu'il ne mettait pas en scène des bourgeois s'encanaillant, mais des marginaux sans argent, cherchant sincèrement à se libérer politiquement par le sexe. Il est certain que la liberté commence avec la liberté sexuelle, et qu'une société est fasciste tant qu'elle ne permet pas à chaque individu de pratiquer sans restriction la forme de sexualité qui lui plaît. Mais dans notre monde, tel qu'il est, il est impossible de ne pas lier la liberté sexuelle au pouvoir que donne l'argent. Comment veux-tu que les gens songent à mieux baiser, tant qu'ils se crèvent à travailler et qu'ils doivent sans cesse tenir compte de leurs problèmes de fric ? C'est une chose qui se répercute jusque dans la façon dont sont tournés les films : les acteurs ne sont pas là pour leur plaisir, mais pour gagner des sous ; alors, les types ne pensent qu'à bien bander et les filles se fichent complètement de prendre leur pied. Bon, éh bien moi, même si le cinéma et le théâtre me libèrent de tout gros problème financier et me permettent donc de me consacrer davantage à ma sexualité, ce n'est jamais tellement pour l'argent que je me retrouve sur un plateau ou sur une scène : c'est d'abord pour le plaisir.



Marlène Myller dans «Breakfast» (Jack Guy)



Marlène Myller et Pierre Taylou dans «Paris porno» (Jack Regis)



▲ Monica Vitti, Ugo Tognazzi, etc...

LE CANARD A L'ORANGE

Ce film nous présente les problèmes d'un couple. On le voit l'intrigue simple naturelle est riche en rebondissements. Excellément servi par le jeu des comédiens (Monica Vitti et Ugo Tognazzi sont tout bonnement extraordinaires) parfaitement découpée en séquences très liées bien photographiées dans des décors qui sou-

lignent sans jamais écraser les personnages elle tient en haleine jusqu'au bout sans lasser.

Les séquences érotiques s'inscrivent parfaitement dans l'intrigue. Nulle superposition pas de tricherie tout s'harmonise et s'équilibre. L'auteur n'a pas forcément forcé sur les scènes d'amour elles tiennent là normale-



▲ Barbara Bouchet



▲ Barbara Bouchet

FICHE TECHNIQUE

LE CANARD A L'ORANGE

(L'anacra all arancia) Réal. : Luciano Salce. Scén. tiré de la pièce de Douglas Home et Marc Gilbert Sauvageon) Adapt. : Bernardino Zapponi. Phot. Franco Di Giacomo (Technospes) Mus. Armando Trovajoli. Prod. Mario Cecchi Gori (Capital Films) Dist. Films J. Lei tienna. Origine. Italie 1976 Interprétation Monica Vitti (Lisa), Ugo Tognazzi (Livio), Barbara Bouchet (Patty), John Richardson (Johnny)...

ment décollant du dialogue et d'une histoire qui coule sans longueurs ni graffe d'aucune sorte.

Assurément Luciano Salce est un génie de la réussite cinématographique qui grâce à ses dons et au caractère qu'il confère à ses productions qu'il fait passer comme un divin vent sexuel dans les situations comme dans la peau de ses vedettes. Il réussit tout et doit nous intéresser.

Il ne faut pas oublier de dire que tout au long du film les gags se succèdent à une telle allure et avec tant de variété que nous ne tenterons pas amis lecteurs de vous les raconter par le détail. Mieux vaut pour vous aller voir ce film vous ne le regretterez pas.



▲ Ugo Tognazzi et Barbara Bouchet



SILENCE...

ON
TOURNE!

Roger Coggio et Laure Viala (Cotereau) ▲

Sur la même mouture que «Attention les yeux», v'là un film encore plus pitoyablement poussif, encore plus chiant, oncore plus couillon. On nous refait le coup du tournage «rigolo» (façon Grenier de Montmartre) d'un film porno, avec des gags mille fois vus, des situations sclérosées, des poncifs d'un conformisme découra-

geant. Avec, bien sûr, les inévitables mensonges (pour Coggio, un tournage de porno fauché, ça reste dans les normes d'un «petit» budget au sein du cinéma dominant), les pudibonderies dégueulasses (ce film de cul n'ose pas en être un, cette «démystification» du hard n'est même pas soft) et les fourberies idéologiques (cou-

plets moralisateurs sur les pövres actrices obligées de se faire sauter pour bouffer, présentation paternaliste des prolos du film, séquence raciste) habituels à ce type de productions. Et, en plus, c'est plus mal (et plus bêtement) foutu que le plus ringard des films d'amateurs. C'est con, quoi...

Jérôme FANDOR



Françoise Thuries ▲

FICHE TECHNIQUE

«SILENCE ... ON TOURNE !» - Réal.: Roger Coggio - SC.: R. Coggio & Elizabeth Huppert - Ph.: Etienne Szabo - Mont.: Chantal Piquet & Jessica Coggio - Ass. Réal.: Frédéric Massin - Prod.: Gerland Prod. (R. Coggio) & Filmologies (Joël Foulon) - Distr.: Filmologies - Eastmancolor - Durée: 90 mn. - Origine: France, 1975 - Avec Martine Grimaud (Margot), Frédérique Barral (Madeleine), Laure Viala (Sabine), Ellen Coupee (Ulla), Françoise Thuries (Françoise), Paul Mercey (Jacky), Vicki Messica (Vicki), Yvan Varco (Armand), Max Montavon (Max), Maria Pacome (la mère), Isabelle Huppert (la sœur), Catherine Lachens (Paulette Fromenteau), Madeleine Bouchez (La Comtesse), Danièle Teisseire et (dans leurs propres rôles) les auteurs et les techniciens du film.



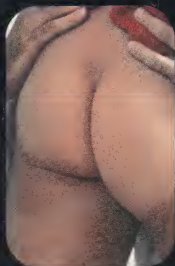
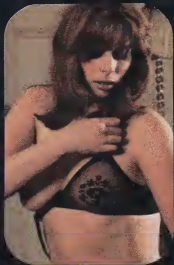
▲ Frédérique Barral



▲ Frédérique Barral et Martine Grimaud et Y. Varco

**Sex
Stars**
SYSTEM

collection n°1



700 photos/100 films

20 F